

Discours devant la tombe de A. A. Joffé

Léon Trotsky



Adolphe Joffé et Léon Trotsky à Brest-Litovsk, début 1918 (Wikipedia)

Source : Leon Trotsky, Portraits. Political & Personal , New York, Pathfinder Press, 1977, pp. 78-80.

Camarades, Adolphe Abramovitch ^[1] est avant tout entré dans l'histoire de cette dernière décennie en tant que représentant diplomatique du premier État ouvrier de l'histoire. Il a été dit ici – et dans la presse – qu'il était un diplomate exceptionnel. Cela est exact. C'était un diplomate – c'est-à-dire qu'il militait au poste qui lui avait été assigné par la révolution et le gouvernement ouvrier. Mais c'était un grand diplomate parce qu'il était un révolutionnaire accompli.

De par son origine sociale, Adolphe Abramovitch était le produit d'un environnement bourgeois – plus

[1] Joffé, Adolphe Abramovitch, (1883-1927), médecin, révolutionnaire professionnel et diplomate soviétique. Milite dans la social-démocratie depuis la fin des années 1890, menchevique en 1903. Proche de Trotsky, il édite avec lui le journal « Vpériod » (1908) et la première « Pravda » à Vienne (1912). En mars 1917, membre de l'Organisation inter-rayons des sociaux-démocrates unifiés de Petrograd qui fusionne ensuite avec le Parti bolchevique en juillet. Élu au Comité central, désigné président de la première délégation russe de paix à Brest-Litovsk en décembre 1917, il s'oppose avec les « communistes de gauche » à la signature du Traité de paix. Ambassadeur en Allemagne (1918), en Chine (1922-1923), en Grande-Bretagne (1924), en Autriche (1924-1925) et au Japon (1925). Nommé recteur de l'Université chinoise (1926). Membre de l'Opposition de gauche, gravement malade, il se suicide en 1927 pour protester contre l'exclusion de Trotsky.

précisément, d'une riche famille bourgeoise. Mais, comme nous le savons, il y a certains cas dans l'histoire où chez des produits d'un tel environnement, il y a une rupture profonde avec ce milieu – une rupture qui va jusqu'à la moelle de leurs os – et à partir de là, il n'y a plus aucun risque qu'ils puissent être gagnés aux idées petites-bourgeoises. Adolphe Abramovitch était et est resté jusqu'à la fin un révolutionnaire.

Les orateurs ici présents ^[2] ont évoqué – à juste titre – le niveau élevé de ses réalisations culturelles. En tant que diplomate, il a dû évoluer dans des cercles ennemis, parmi des adversaires rusés, astucieux et venimeux. Il connaissait ce monde, ses coutumes et ses habitudes et assumait les manières de ce monde avec habileté et subtilité ; mais pour lui, c'était comme revêtir l'uniforme de son poste de combat. Adolphe Abramovitch n'a jamais porté d'uniforme dans son esprit.

Il a été dit ici – et à juste titre – que la routine lui était étrangère, ainsi que toute attitude stéréotypée à l'égard de quoi que ce soit. Il affrontait chaque problème comme un révolutionnaire. Il a occupé des postes responsables, mais il n'a jamais été un bureaucrate. Le bureaucratisme lui était étranger. Il traitait tous les problèmes du point de vue de la classe ouvrière, qui s'est hissée des profondeurs de la clandestinité aux sommets du pouvoir d'État. Il abordait chaque problème du point de vue du prolétariat international et de la révolution internationale. Et c'était la source de sa force, une force dans laquelle il puisait constamment pour combattre sa faiblesse physique. Sa force mentale et sa capacité à exercer son pouvoir l'ont accompagné jusqu'au dernier moment, celui où la balle a laissé une tache sombre que nous pouvons voir aujourd'hui sur sa tempe droite.

Camarades, vous pouvez dire qu'il s'est retiré de la vie de sa propre volonté ^[3]. Et la révolution ne permet à aucun d'entre nous de nous retirer de notre propre initiative. Mais que nul ne se permette de juger Adolphe Abramovitch. Il s'en est allé au moment où, selon ce qu'il pensait, il ne lui restait rien d'autre à donner à la révolution que sa propre mort. Alors, avec fermeté et courage, comme il avait vécu sa vie, il l'a quittée.

Les temps difficiles ne l'ont jamais effrayé. Il est resté égal à lui-même en octobre 1917, lorsqu'il était membre, puis président du Comité militaire révolutionnaire de Petrograd ; tout comme sur le champ de bataille aux abords de la ville, alors que les obus des canons de Youdénitch ^[4] éclataient partout ;

[2] L'enterrement de Joffé, le 19 novembre 1927, fut la dernière manifestation publique de l'opposition de gauche anti-stalinienne en Russie. Dans sa [biographie de Trotsky](#), Pierre Broué évoque le déroulement des funérailles, notamment en citant Victor Serge : « Le C.C. avait fixé à 2 heures le départ du cortège qui devait conduire la dépouille mortelle du commissariat des affaires étrangères au cimetière de Novo-Diévitshii : si tôt, les gens du travail ne pouvaient pas venir. Les camarades retardèrent tant qu'ils purent la levée du corps. Vers 4 heures, une foule lente, foulant la neige en chantant, avec peu de drapeaux rouges, descendit vers le Grand Théâtre. Elle comptait déjà plusieurs milliers de personnes. [...] En approchant du cimetière, les incidents commencèrent. Sapronov, la crinière blanche, hérissée autour d'un visage émacié, passa dans les rangs : « Du calme, camarades, ne nous laissons pas provoquer... On enfoncera le barrage. » L'un des organisateurs de l'insurrection de Moscou en 1917 organisait maintenant ce triste combat à la porte d'un cimetière. Nous piétinâmes un moment devant le haut portail crénelé ; le C.C. avait donné l'ordre de ne laisser entrer qu'une vingtaine de personnes. « Alors, répondirent Trotsky et Sapronov, le cercueil n'entrera pas non plus et les discours seront prononcés sur la chaussée. » Il sembla un moment que les barrages allaient éclater. Les délégués du C.C. intervinrent, nous entrâmes. Le cercueil flotta un dernier moment au-dessus des têtes dans le silence et le froid, puis on le descendit dans la fosse. Je ne sais plus quel fonctionnaire apporta les condoléances officielles du C.C. Les murmures montèrent : « Assez ! Qu'il s'en aille ! » Ce fut pesant. [...] Quand Tchitchérine annonça que Lev Davidovitch Trotsky avait la parole, le silence se fit tout autour ; même les soldats sur les murailles se figèrent dans l'attente. » Trotsky est le dernier orateur. Naville se souvient que « le mot bureaucrate sonnait entre ses mâchoires comme celui de l'adversaire désigné depuis longtemps ». Le témoin russe se souvient : « Son discours coulait comme une mélodie triste et vous pénétrait jusqu'au cœur. [...] Jamais il n'en avait prononcé un pareil. [...] Peu à peu la triste mélodie céda la place à un appel à la vie, à la lutte. » [...] C'était la dernière fois qu'il prenait la parole en public sur la terre soviétique... »

[3] Le suicide de Joffé, la nuit du 16-17 novembre 1927 se place dans un contexte dramatique. Le 14 novembre, Trotsky, d'autres dirigeants ainsi que des dizaines de membres de l'Opposition de gauche sont exclus du parti ou de ses organes de direction. Le lendemain Trotsky était expulsé sans ménagement du Kremlin. Gravement malade, Joffé s'était vu en outre refuser par la direction du parti l'autorisation de voyager à l'étranger afin de recevoir un traitement médical adéquat. Dans une ultime [lettre adressée à Trotsky](#), Joffé explique son geste comme une protestation contre son exclusion et les agissements de la bureaucratie stalinienne.

[4] Youdénitch, Nikolaï Nikolaïevitch (1862-1933), général tsariste. Commanda une armée contre-révolutionnaire pendant la

tout comme à la table des diplomates à Brest-Litovsk ^[5], et plus tard dans un grand nombre de capitales d'Europe et d'Asie.

Les difficultés ne pouvaient l'accabler. Ce qui l'a poussé à mettre fin à ses jours, c'est la certitude qu'il lui devenait impossible de lutter contre ces difficultés.

Camarades, permettez-moi de dire ceci – et je considère que cela correspond pleinement aux dernières pensées d'Adolphe Abramovitch et à ses dernières volontés – une action telle que s'ôter la vie par son propre choix peut avoir un effet contagieux. Que personne n'ait la prétention de suivre l'exemple de ce vieux combattant dans sa mort. Non. Suivez-le dans sa vie.

Ceux d'entre nous qui étaient ses amis proches, qui ont non seulement combattu côte à côte mais ont vécu épaule contre épaule avec lui pendant des décennies, nous sommes maintenant obligés de nous arracher à l'image vivante de cette personne et de cet ami exceptionnel qui reste dans nos cœurs. Il y avait chez Adolphe Abramovitch une ardeur douce et inébranlable qui réchauffait tout ce qui l'entourait. Il était le point de convergence des autres, dans les cercles d'émigrés, dans les colonies de déportés, en prison.

Il était, comme je l'ai dit, issu d'une famille aisée, mais les moyens dont il disposait dans ses jeunes années n'étaient pas sa propriété individuelle. Ils sont devenus les ressources de la révolution. Il aidait ses camarades d'une main généreuse, sans attendre qu'on le lui demande, comme un frère, comme un véritable ami.

Nous apportons ici, dans ce cercueil, la dépouille mortelle de ce personnage exceptionnel, aux côtés duquel il était si simple et si agréable de vivre et de lutter. Quittons-le dans le même esprit où il a vécu et combattu ; il a pris sa place sous la bannière de Marx et de Lénine et c'est sous cette bannière qu'il est mort.

Nous te jurons, Adolphe Abramovitch, que nous porterons cette bannière jusqu'au bout !^[6]

Guerre civile russe et lança une offensive contre Petrograd en octobre 1919. Battue par l'armée rouge le 1er novembre, son armée se replie en Estonie. Il émigre ensuite en France.

[5] Il s'agit ici du traité de paix signé le 3 mars 1918 dans la ville de Brest-Litovsk (aujourd'hui en Biélorussie) entre la Russie et les puissances de la Quadruple Alliance (Allemagne, Autriche-Hongrie, Bulgarie, Turquie), mettant fin à la participation russe à la Première guerre mondiale.

[6] Dans un bref compte-rendu publié dans « *Contre le courant* » (n°2-3, décembre 1927, p.4), il est écrit que « *Trotsky termina son adieu en disant : « Comme toi, nous jurons d'aller sans faiblir jusqu'à la fin sous les drapeaux de Marx et de Lénine ! ».* Une formidable acclamation s'éleva de l'assistance, qui crie d'une seule voix : « *Nous le jurons aussi !* ». Dans son ouvrage *Le parti bolchevique. Histoire du P. C. de l'U.R.S.S.* (Paris, les Éditions de Minuit, 1963, p. 267), Pierre Broué cite, sans indiquer de source, comme phrase finale du discours : « *Chacun à son poste. La lutte continue !* »